



La seconde fois

La seconda volta
de Mimmo Calopresti

Fiche technique

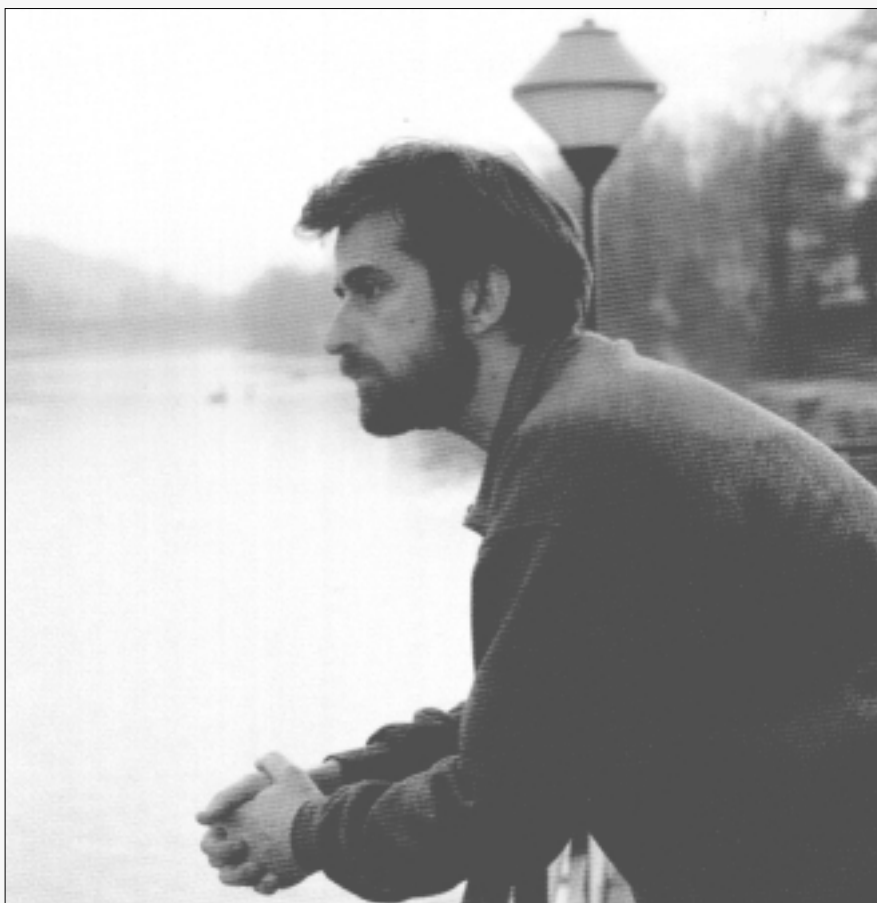
Italie/France - 1996 - 1h20
Couleur

Réalisateur :
Mimmo Calopresti

Scénario :
Heidrun Schleef
Francesco Bruni
Mimmo Calopresti

Musique :
Franco Piersanti

Interprètes :
Nanni Moretti
(Alberto)
Valeria Bruni Tedeschi
(Lisa)
Valeria Milillo
(Francesca)
Roberto de Francesco
(Enrico)
Marina Confalone
(Adele)
Simona Caramelli
(Sonia)
Francesca Antonelli
(Antonella)



Nanni Moretti (Alberto)

Résumé

Alberto Sajevo, professeur à Turin, rencontre par hasard Lisa Venturi, celle qui, douze ans plus tôt, avait tenté de le tuer. Il la reconnaît immédiatement. Elle, non: elle a refoulé son passé de terroriste. Alberto et Lisa se revoient. Elle feint d'être une employée de bureau comme tant d'autres. Alberto, lui, fait semblant de le croire, tout en sachant que chaque soir Lisa doit retourner en prison. Il espère sans doute trouver une réponse à la question qui l'obsède depuis tant d'années: «Pourquoi moi ?»

Critique

La seconda volta commence comme une nouvelle aventure de Michele Apicella, alias Nanni Moretti, qui rame dans un canoë immobile, entouré de deux petits bassins artificiels. Ce n'est pas la première fois que Moretti fait preuve d'un penchant pour les sports aquatiques, ni tout à fait la première qu'il joue dans un film dont il n'est pas le réalisateur. Mais c'est la première fois que Mimmo Calopresti met en scène un long métrage, produit par la Sacher Films, société de production de Moretti. Malgré les apparences, le rameur n'est pas Michele Apicella, mais Alberto Sajevo, un professeur

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

turinois. Dix ans auparavant, Alberto fut victime d'un attentat terroriste duquel il a réchappé, mais avec une balle dans la tête. Alberto n'a rien d'un dragueur - il est indifférent aux manœuvres de sa sœur qui essaie de le caser avec une collègue de bureau - mais le voilà, un jour, qui se met à suivre une «inconnue» dans la rue, pris d'une passion aussi tenace que subite. Alberto poursuit avec zèle sa filature de cette employée de bureau apparemment comme les autres, allant jusqu'à la raccompagner à distance dans la banlieue où elle habite. Il finit par abandonner au terminus de la ligne de bus et, songeur, laisse la jeune femme s'éloigner vers un ensemble d'immeubles. Plan suivant : cette femme, Lisa (Valeria Bruni Tedeschi) est fouillée par une femme en uniforme, avant de rejoindre sa cellule en prison. L'ex-victime a retrouvé son ex-bourreau terroriste : chaque personnage a endossé son costume, les rôles semblent distribués pour le grand film à thèse... que n'est heureusement pas **La seconda volta**. Calopresti contourne cette voie toute tracée, et s'applique plutôt à brouiller les pistes, à retourner le costume de ses personnages. Lisa, tout d'abord, employée modèle le jour, et prisonnière le soir. Ou encore : dans une étrange liberté le jour, employée forcément modèle puisque n'ayant droit ni à la faute ni au retard; dans une servitude bien réelle le soir, en prison, où paradoxalement sa vigilance peut enfin se relâcher. Alberto Sajevo, de même, n'est pas seulement la victime, mais aussi celui qui découvre, surveille (et presque traque) la femme que, pendant des années, il a certainement rêvé de découvrir, surveiller et traquer à son tour. Alberto est celui qui choisit l'angle (le plus facile comme le plus cruel : la séduction amoureuse), le terrain et le moment d'attaque. Hors de la prison, il impose son regard, son point de vue sur Lisa, il met en scène les hasards, maîtrise les rencontres, tente de reconstituer le puzzle de ce personnage féminin plutôt insaisissable (la plupart du temps, Lisa

est en déplacement, en train de marcher, en bus ou en taxi). Si le film ne prend pas parti pour l'un contre l'autre, il faut bien dire qu'Alberto, en maître de cérémonie, devient presque haïssable, poussant Lisa à renoncer au privilège de sa semi-liberté. A ce petit jeu éminemment cinématographique des doubles visages et doubles vies des personnages, les acteurs aussi dévoilent des facettes qu'on ne leur connaissait pas, Moretti tantôt «apicellien» tantôt redoutablement inquiétant, devant une Valeria Bruni Tedeschi toute en retenue.

La seconda volta a suscité un certain nombre de polémiques en Italie, où le film a visiblement gêné, relançant les débats sur le terrorisme. Mimmo Calopresti a pressenti le danger et a sans doute voulu se montrer irréprochable dans son traitement d'un sujet sensible. Il contourne les pires dérives que semble annoncer le titre, à commencer par sa connotation sexuelle. **La seconda volta** n'est pas une machine à précipiter Sajevo dans les bras, et le lit, d'une ex-terroriste : le film évite par là même de nous refaire un (sale) coup à la **Portier de nuit**, fuyant comme la peste tout scénario où la relation bourreau-victime se transformerait en fascination sado-maso. Calopresti désamorçe pareillement une autre tentation, exorcisée par le titre. Celui-ci promettant une «seconde fois», on pense bien sûr à la première, et on attend avec appréhension le flash-back. Mais Calopresti filme le présent et préfère rajouter le poids du passé aux zones d'ombre des personnages, hors-champ prégnant souvent évoqué et jamais montré - sinon fugacement par de vieilles coupures de presse où l'on aperçoit Lisa au moment de son procès. On comprend ainsi pourquoi le film a pu gêner en Italie, et pourquoi il gênera sans doute en France. Dans le dossier de presse, Moretti s'avoue en effet «*surpris de voir qu'il subsiste au sein d'une petite partie de la gauche italienne (...) une sorte d'esthétique du terrorisme*» Calopresti, tout au contraire, aborde son sujet sans

romantisme douteux, sans l'aura trouble que d'aucuns sont prêts à accorder, le recul aidant, aux terroristes d'hier. Ainsi, lors de la rencontre tant attendue entre Lisa et Alberto - une «seconde fois» également désamorcée, presque escamotée, réduite en peau de chagrin à la fin du film - les explications de Lisa restent définitivement dérisoires, désarmantes de simplisme. **La seconda volta** vise juste en déjouant toutes les attentes, parvenant à parler du passé sans nostalgie, et cette façon de restituer à une tranche d'histoire sa dimension irréductible, absurde - comme la balle dans la tête de Sajevo - est bien plus dérangeante, et obsédante, que tous les films qui tentent d'expliquer et d'expier. A côté du cinéma de Moretti, **La seconda volta** ouvre, de manière discrète, une brèche dans la léthargie du cinéma italien d'aujourd'hui; autant dire que pour Mimmo Calopresti, cette première fois est déjà la bonne.

Pierre-Olivier Toulza
Cahiers du cinéma n°502, mai 1996

Le terrorisme a laissé en Italie des séquelles dont les Français ignorent en général l'ampleur. L'homme qui vit avec une balle dans la tête, tirée par une jeune femme qui en voulait à sa vie, est devenu le témoin des errements d'un temps révolu. Par idéalisme révolutionnaire, par refus d'intégration dans la société bourgeoise, des individus ont choisi la violence, une violence aveugle visant abstraitement l'Etat et s'incarnant concrètement dans la mise à mort d'innocents. Ce terrorisme de gauche - Calopresti n'évoque pas les attentats perpétrés par les extrémistes de droite - avait ses idéologues qui aujourd'hui, publient des livres explicatifs cherchant avec le recul la justification du mouvement. Le professeur Sajevo, le héros du film, est la conscience douloureuse d'un juste qui cherche à comprendre le pourquoi de ces gestes, le pourquoi du choix de sa personne par ceux qui avaient décidé de l'abattre.

Habilement construit autour de la rencontre fortuite - douze ans plus tard - de la victime et de son agresseur, **La seconda volta** essaie de cerner les séquelles du drame, l'homme marqué dans sa chair et son esprit, la jeune femme que la loi autorise à travailler hors d'une prison regagnée chaque soir. Pour les deux, le passé est encore là, il conditionne leur vie. L'un tente désespérément d'entrer dans la normalité d'un emploi de bureau, l'autre ne peut accepter l'inacceptable : toute son approche du monde extérieur, ses rapports avec sa famille, ses étudiants ou ses collègues, demeure marquée par ce souvenir ineffaçable, affectivement et intellectuellement. Car Sajevo est un intellectuel, et le mal qui le taraude est peut-être plus dans son esprit que dans son corps.

Nanni Moretti interprète le personnage avec une grande justesse, mais le poids de sa présence physique déséquilibre quelque peu le film. Moretti ne peut à aucun moment devenir un acteur comme un autre. Nous sommes trop habitués à la force singulière de ses propres films pour ne pas avoir la sensation que telle ou telle séquence est plus du Moretti que du Calopresti (sensation déjà éprouvée avec **Le Porteur de serviette** de Daniele Luchetti). Ainsi, lorsque le professeur Sajevo lit avec rage les ouvrages autojustificatifs des terroristes et engage une réflexion à la première personne sur ce que lui inspirent ces textes, on ne peut plus croire à la fiction; et, même si Moretti n'a pas une balle logée dans la tête, on entre de plain-pied dans cette démarche si caractéristique, celle d'un cinéaste jouant lui-même des situations directement vécues et vis-à-vis desquelles il exerce sa lucidité corrosive. Si le film se désolidarise d'un personnage qui regrette que l'on accorde une semi-liberté aux terroristes, on a tendance, par mimétisme acquis, à suivre le point de vue de Sajevo, y compris dans ses excès. Cela dit, le défaut est véniel et n'ôte pas à **La seconda volta** une grande sensibilité de traitement d'un épisode refoulé de

l'histoire italienne. Mimmo Calopresti a du talent, et sa manière de filmer Turin (ville assez peu utilisée par le cinéma), et le Pô la traversant, montre qu'il maîtrise la singularité d'un espace et la psychologie d'un lieu qui porte davantage au silence et à la réflexion qu'à l'exubérance du discours. Les zones d'ombre de son film, les questions laissées en suspens sont le gage d'un refus de simplification à l'égard d'une aventure humaine en partie indéchiffrable.

Jean A. Gili .

Positif n°424, juin 1996

Entretien avec le réalisateur

La Seconda Volta est votre premier film. Qu'avez-vous fait avant? Une école de cinéma?

Non, je suis autodidacte. J'ai réalisé plusieurs films documentaires, presque exclusivement en vidéo. Certains pour la télévision, d'autres qui ont été présentés dans différents festivals. J'ai travaillé sur plusieurs thèmes que l'on retrouve aujourd'hui dans **«La seconda volta»**. J'ai fait des documentaires sociaux, notamment un travail sur les usines Fiat et leurs mutations, **«Alla Fiat era così»** - l'interview en vidéo que montre l'étudiante au professeur Sajevo, dans **«La seconda volta»**, en est extrait. J'ai aussi travaillé en prison avec des anciens terroristes : ils m'avaient demandé d'animer un stage de vidéo. J'ai réalisé un court-métrage pour la RAI où l'on voyait un homme sortir de chez lui pour aller à son travail, et l'on se rendait compte finalement que sa maison était une prison... Au fond, j'ai toujours cherché des choses que j'aurais pu mettre dans un long métrage.

Comment s'est déroulée l'écriture ? Qui sont vos co-scénaristes ?

J'avais rencontré Heidrun Schleef à Rome. C'est avec elle que j'avais écrit ce scénario sur les années 70. Elle est diplômée du Centro Sperimentale - l'équivalent de la Femis - en qualité de

réalisatrice. Francesco Bruni est un jeune scénariste, qui sort lui aussi de l'école de cinéma. Il a collaboré à **«Condominio»**, de Felice Farina, et travaillé avec de jeunes réalisateurs. Nous avons écrit le script, nous avons même obtenu l'article 28 - l'équivalent de l'Avance sur Recettes. Nous avons également remporté le «Premio Solinas», un concours de scénarios. Entre-temps, Nanni Moretti avait déjà décidé de produire le film.

Vous le connaissiez déjà?

Oui, nous nous étions rencontrés au Festival «Cinema Giovani», à Turin. Je présentais mon travail sur la Fiat, il était dans le jury. Il était en train de tourner **«La Cosa»**, un documentaire sur la naissance du PDS, et je lui ai donné un coup de main pour la partie turinoise. Ensuite, on ne s'est plus vu pendant trois ou quatre ans. Et puis Angelo Barbaglio, son associé, et lui ont entendu dire que j'avais écrit un scénario. Ils cherchaient à produire un film, selon leur principe d'alterner une mise en scène de Nanni et un film de quelqu'un d'autre. Ils ont demandé à lire le scénario, et très peu de temps après m'ont dit que cela les intéressait et qu'ils voulaient le produire.

Un rêve, pour un jeune réalisateur italien !

Oui, effectivement. J'avais vu d'autres producteurs, qui tenaient toujours le même discours : selon eux, il n'y avait pas de public pour un film sur le terrorisme. Nanni n'a pas réagi comme ça. Il a aimé le scénario, nous avons parlé de la façon de le mettre en scène, jamais des goûts du public.

Comment avez-vous choisi Valeria Bruni Tedeschi ?

Paolo Branco, le producteur des **«Gens normaux n'ont rien d'exceptionnel»**, était passé à Rome montrer le film à Nanni pour qu'il le programme dans sa salle de cinéma... On a vu le film, et j'ai aimé le travail de Valeria. Evidemment, il est très différent de ce que je voulais

d'elle dans «**La seconda volta**», mais dès que je l'ai rencontrée j'ai pensé qu'elle pouvait aussi montrer un autre visage, moins expansif. J'ai vu en elle la possibilité d'une grande retenue. Une des premières choses que je lui ai dites, c'est : «Dans ce film, je ne voudrais pas que tu fasses l'actrice ...». Et elle l'a très bien compris. Autre détail plus technique, le fait qu'elle ne soit pas connue en Italie rendait encore plus crédible qu'elle soit restée dix ans en prison.

Revenons à l'histoire proprement dite. Dans le débat qui a suivi la sortie du film en Italie, la question s'est posée de savoir si le scénario était tiré d'une histoire vraie... Est-ce le cas?

Non. Le personnage de l'ex-terroriste m'est familier: j'en ai rencontré beaucoup en travaillant en prison, et par la suite j'ai revu certains d'entre eux à l'extérieur. Mais le personnage du professeur est totalement inventé. Je n'ai jamais connu de victimes du terrorisme. Il y a un architecte, Lenci, qui se reconnaît comme l'inspirateur du film. Il a été la cible d'un attentat, et il en a gardé, lui aussi, une balle dans la tête. Mais son histoire - qu'il a racontée dans un livre - n'est pas du tout la même. Il a été gravement touché, et depuis sa vie est une tragédie. Moi, je voulais raconter une rencontre entre deux êtres, pas l'histoire d'un homme blessé... Quand je me suis posé la question du type de blessure qu'il pouvait avoir eu, la balle dans la tête était simplement la meilleure solution. Je n'avais pas envie de représenter un homme avec une blessure physique. Et cela justifiait aussi le fait que Lisa ne l'ait pas reconnu: il n'est pas la personne malade, diminuée, qu'elle a pu s'imaginer. Enfin, il y a une évidente portée symbolique: la blessure est intérieure.

Le montage a duré longtemps?

Un peu moins longtemps que pour les films de Nanni. Nanni n'est pas venu tout de suite en salle de montage. Mais comme elle se trouvait en dessous de

son bureau, nous l'entendions marcher au-dessus de nos têtes, et pour moi c'était comme s'il avait été là tout le temps ! Je savais dès le départ que ce serait un film court. Un scénariste professionnel dira toujours qu'il est important de donner des informations précises sur les personnages. En théorie, c'est vrai. Mais là, j'ai eu l'impression que plus j'en enlevais, plus c'était fort, plus on était pris par le mystère de ces deux personnages. Voilà peut-être l'un des effets de cette liberté que Nanni m'a apporté.

Vous ménagez aussi de fausses pistes. Les frustrations sentimentales de la compagne de cellule et de la collègue de bureau de Lisa mettent ainsi d'emblée la rencontre avec Alberto dans le champ du sentiment amoureux...

C'est aussi une piste réelle. Lisa est aussi une femme sans homme. Et après dix ans en prison, elle est troublée par le premier contact avec Alberto. *C'est donc un film d'amour?...*

De sentiments. Amour est un bien grand mot. De sentiments et même parfois de petits sentiments, petites rancœurs, petites colères... C'est un film fait de petits déplacements, qui constituent parfois de grands changements dans la vie des personnes. Il ne se passe pas grand chose entre eux, rien d'éclatant: mais ce petit mouvement compte beaucoup...

Les deux personnages ont-ils conscience de s'être trompés ? Le terrorisme comme le capitalisme sauvage seraient finalement des échecs...

Aucun des deux n'est encore prêt à reconnaître qu'il s'est trompé. Les deux ont évolué, ne pensent pas exactement la même chose que douze ans auparavant. Mais il était important pour moi que Lisa défende encore son passé de terroriste. Parce que c'est justement au cours du film, à travers leurs rencontres, que leurs certitudes vont être ébranlées...

Pensez-vous que «La seconda volta»

renoue avec une tradition du cinéma politique italien ?

Non, je ne crois pas. Le propos est très différent de celui des films tournés dans les années 70. Ce n'est pas un film à thèse, et je n'ai rien à dénoncer. J'aimais bien le cinéma politique de ces années-là, mais aujourd'hui il a disparu. En outre, je crois même qu'à travers le personnage de Lisa - et le travail avec Valeria est allé dans ce sens - c'est toute une conception romantique du terrorisme que nous attaquons.

Qu'avez-vous fait depuis la sortie du film en Italie?

J'ai essayé d'en écrire un autre. Avec difficulté... J'ai une idée que j'essaie de transformer en scénario. Je travaille avec les deux co-scénaristes de **La seconda volta**.

Dossier distributeur

Filmographie

Il a réalisé de nombreux films documentaires :

- pour la Rai
- Paolo ha un lavoro** 1991
- Paco et Francesca** 1992
- Remzija** 1992
- pour les Archives Audiovisuelles du Mouvement Ouvrier
- 1943 - La scelta** 1993
- '43-'45 Pace e Libertà** 1994
- Plusieurs de ses travaux ont été présentés dans des festivals internationaux
- Ripresi** 1987
- Fratelli Minori** 1987
- Alla Fiat era così** 1990

«**La Seconda Volta**» a reçu le Prix Solinas 1994 du meilleur scénario.

Documents disponibles au France

Cahiers du cinéma n°497